

Jan BEREK

Edith, ma bien-aimée !

Sommaire

1 – L’ouragan	7
2 – « Lieutenant Samuel Vanbrugh, pour vous servir »	35
3 – Quel siècle sommes-nous ?	61
4 – Edith, ma bien-aimée !	98
5 – Les intrus	138
6 – L’île de tous les dangers	180
7 – Le gentilhomme et ses esclaves	221
8 – « Bonsoir, señorita »	254
9 – Les chauves-souris ne sont plus	300

Chapitre 2 : Lieutenant Samuel Vanbrugh, pour vous servir **Page 44**

.....

Les traces de ses pas sur le sable étaient bien visibles et elle les suivit. Soudain, ces traces tournèrent et s'égarèrent à la lisière du bois. Edith ne savait plus quoi faire. Continuer à le poursuivre ? Mais comment ? Elle s'assit sur le sable pour réfléchir. Elle avait aussi besoin d'un moment de repos. Quelques minutes passèrent ainsi. Edith, épuisée, ferma les yeux. C'est alors qu'elle entendit un bruit, un bruit de pas ! Elle se retourna brusquement et le vit ! Il était là, devant elle. Il la regardait sans dire un mot.

« Mais bien sûr, il a dû me voir et il est revenu sur ses pas, Edith eut cette pensée furtive. »

Il semblait stupéfait, ne sachant quoi faire, tandis qu'elle reprenait lentement ses esprits. C'est à gorge serrée, cœur battant, qu'Edith prononça ces mots : Qui êtes-vous ?

— Ah ! vous parlez anglais, s'écria l'homme.

Il posa son fusil, en l'appuyant contre une roche. Puis, il la salua. Le geste fut hésitant, mais non dépourvu d'élégance : il s'inclina légèrement en se découvrant.

— Je suis le sous-lieutenant Samuel Vanbrugh, votre serviteur.

— Sous-lieutenant, un vrai sous-lieutenant ?

— Oui.., sur la frégate *Good Fortune*. Ou plutôt, j'ai été sous-lieutenant, mais je ne le suis plus.

— Comment ça ? demanda Edith l'air méfiant.

— On m'a défait de mes fonctions.

— Attendez, attendez ! Vous jouez à quoi là ?

— Je ne joue à rien. C'est comme ça, hélas. On m'a défait de mes fonctions pour mutinerie. Je suis un mutin. C'est ce qu'ils prétendent tout au moins.

— Racontez-moi.

— Je le ferai, plus tard. Mais d'abord, qui êtes-vous, vous-même ?

— Je suis le docteur Edith Jankovich, rescapée sur cette île et...

— Comment ça ? Docteur ?! Pardonnez ma grossièreté, madame, mais je ne comprends pas. Et d'où venez-vous, s'il vous plaît ? Vous parlez comme les gens de nos colonies dans le nord, pas tout à fait, mais...

— Colonies ?! Quelles colonies ?!

— Nos colonies d'Amérique, voyons.

C'est un fou, pensa Edith. Ce qu'il dit là, n'a aucun sens. Mais ce voilier, ce costume et le pari. Bien étrange tout ça. Décidemment, il faut que j'y aille doucement.

— Vous êtes Anglais monsieur ?

— Absolument. J'ai l'honneur d'être sujet de sa Majesté George III, roi du Royaume-Uni de Grande Bretagne et d'Irlande. Tout comme vous, madame, puisque vous vivez dans nos colonies.

— Mais je suis citoyenne des États-Unis, moi ! dit Edith.

— Quels États-Unis ? son étonnement semblait si sincère.

« Non, il n'est pas fou. C'est un bon acteur, pensa Edith. Il joue un rôle. À la perfection. Mais quel rôle joue-il ? Qu'est ce qui se mijote ici ? »

— Allons, monsieur l'officier. Racontez-moi votre véritable histoire, voulez-vous ?

— Je vous ai dit la vérité. Je suis un mutin, enfin on m'a pris pour tel. Je veux bien vous parler un peu de moi, mais ensuite ça sera votre tour.

— Pourquoi pas, dit Edith d'un ton réservé.

— Très bien. Je viens du Kent. Ma famille appartient à la vieille noblesse de ce pays. Mes aïeux y étaient déjà barons au temps du feu roi Henri VIII. Nous avons des terres là-bas. Mais

moi, j'ai voulu être indépendant. Je me suis dit : tiens, je vais faire carrière militaire dans la *Royal Navy*. Il y a eu des marins dans ma famille... j'ai décidé moi aussi de suivre des études à l'École de la Marine. Ça fait seulement deux ans que je navigue, ajouta-t-il. Et maintenant, à vous.

— Que voulez-vous savoir au juste ?

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Mais avant tout, dites-moi, comment ça se fait que... que vous êtes si modestement parée ? Pardonnez cette question impudente madame, mais vous êtes de race blanche, et d'une bonne souche, j'en suis sûr, et votre habillement est si modeste et... si inhabituel. Comment se fait-il ? Et, que faites-vous toute seule ici ?

— Ça fait beaucoup de questions à la fois, Edith sourit. Je ne sais pas par où commencer.

— Madame, vous pouvez me faire confiance, dit le jeune homme très sérieusement.

— Eh bien, c'est tout simple. Je suis une naufragée. Notre bateau a coulé lors d'une tempête et je me trouve seule, rescapée sur cette île. Je n'ai pas eu le temps d'emmener mes affaires et me voici ainsi... Elle joint un large geste et un sourire à ses paroles.

— Ce navire, comment s'appelait-il ?

— *Captain Grant*.

— Jamais entendu parler. C'était un navire de commerce ou de guerre ?

— Ni l'un, ni l'autre. C'était un bateau de recherche scientifique.

— Un bateau de quoi ?

— De recherche océanographique. Il étudiait les mers : les rivages, les eaux, la nature.

— Ah bon ! Je ne savais pas que ça existait. Et qu'est-ce que vous faisiez là-bas ? Vous accompagniez votre époux ?

— Non. Je ne suis pas mariée.

— Votre père alors ?

— Non plus. Je voyageais seule. Comme je vous l'avais déjà dit, je suis docteur. Docteur en médecine. Je travaillais comme médecin de bord.

— Mais madame..?! Il se tut.

« Quelle histoire, pensa le lieutenant Vanbrugh. On me débarque sur une île soit disant déserte, et qui je trouve : une jeune folle. Ce qui lui arrive explique bien sa folie. Son bateau fait naufrage, c'est l'évidence même. Elle se sauve, les autres périssent. Elle perd son mari ou son père, atterrit ici et reste seule sur cette île, depuis longtemps peut être. »

Il continuait à l'observer, le plus discrètement possible. Elle rougit et croisa les mains sur sa poitrine.

« La pauvre créature, elle est si amaigrie, et ses habits sont si ... légers, pitoyables, pensa-t-il. Pourtant, il y a quelque chose en elle qui me touche, quelque chose, un je ne sais quoi... Et c'est une personne de qualité, je crois. Ses mœurs sont policées ; elle parle bizarrement, mais elle a de l'éducation, ça se voit. Mais en même temps, elle me raconte n'importe quoi, se dit-il, avec une brusquerie soudaine. Que des balivernes ! Elle fabule, prodigieusement. »

— Ça fait longtemps que vous êtes ici, madame ?

— Ça fait trois mois, et même plus.

— Si longtemps que ça ? Vous connaissez déjà bien l'endroit ? Y-a-t-il quelque chose à manger ici ?

— Je mange des noix de coco, je ramasse des fruits, il y a aussi des crabes.

— Que ça ? Et le gibier, on en trouve ici ?

— J'ai vu des petits animaux, sorte de lapins, des lézards, et il y a des serpents aussi.

— Et de l'eau douce ? Vous la trouvez où ?

— Il y a un ruisseau pas loin d'ici.

— Parfait, parfait ! le jeune officier exprima vivement sa satisfaction. Il y donc tout pour ne pas mourir de faim. Et où logez-vous, madame ? si je puis le dire ainsi.

— Un peu plus loin, là-bas. Edith fit un geste imprécis de sa main.

— Parfait. Parfait. Je vais essayer de chasser quelque chose, dit-il avec vigueur. Vous pouvez faire du feu ? Sinon, j'ai ce qu'il faut.

— Quoi donc ?

— J'ai un briquet à silex dans mon coffre.

— Pas besoin, dit-elle.

— À tout à l'heure alors. Et il s'enfonça dans les bois.

.....

Chapitre 3 : Quel siècle sommes-nous ? Page 84

.....

— Edith, qu'en pensez-vous, sommes-nous réellement au XXI^e siècle ?

Edith ne répondit pas. Elle le dévisageait sans vergogne, un léger sourire au coin des lèvres.

— Moi, je pense que oui, et que je viens de changer d'époque, dit Samuel.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? demanda-t-elle.

— Eh bien, écoutez. On me débarque sur cette île, réputée déserte, et qui je trouve ? Une jeune femme charmante mais très étrange et mystérieuse aussi. Une femme médecin, qui me sauve la vie !

— Il y aurait une autre possibilité. Voyez-vous...

— Attendez ! Écoutez-moi, s'il vous plaît. Cette femme possède des objets et des instruments que personne n'a jamais vu, et elle me prodigue des soins incroyables.

— Continuez Samuel. Je vous écoute avec attention.

— Conclusion, en arrivant sur cette île, j'ai changé de monde. Vous connaissez " Les Voyages de Gulliver ". Chez nous, à la maison, tout le monde a dévoré ce livre. Donc, Gulliver arrive lors de ces voyages chez les Lilliputiens, puis chez les Géants, et moi j'arrive sur cette Île d'un Autre Temps, où je rencontre ...vous.

En disant ceci, Samuel semblait sérieux. Impossible de savoir, s'il plaisantait ou pas.

— Écoutez, tout ce que vous dites est peut-être bien vrai. Mais j'ai une autre explication à vous proposer, que je crois assez véridique.

— Ah, oui ? Dites ! Ça m'intéresse beaucoup. Mais attendez, s'il vous plaît. Je m'occupe du poisson, et je suis à vous tout de suite.

Une brise légère leur arriva de la mer. Quelques nuages moutonnés flottaient au loin, se déplaçant avec une lenteur apathique. Une odeur agréable de poisson grillé se fit sentir.

— Je suis tout ouïe, dit Samuel.

— Alors voilà. Il semblerait que nous venions d'époques différentes, vous de votre XVIII^e siècle et moi du début de XXI^e. Pouvons-nous l'admettre ? Du moins provisoirement ?

— Je pense que oui.

— Il va de soi que nous gardons nos mondes bien à nous, vous le vôtre et moi le mien. Et je pense que nous essayons de comprendre ce qui nous arrive ici, chacun à sa façon. À travers nos vécus très différents.

— Je ne suis pas sûr de bien vous comprendre, s'inquiéta Samuel.

— Il nous sera difficile de comprendre. C'est vrai pour moi autant que pour vous.

— Moi, j'essaierai ! dit Samuel avec force.

— On essaiera tous le deux. Je propose qu'au lieu de

rentrer dans des spéculations hasardeuses on examine d'abord les faits.

— Vous pensez à quoi concrètement ?

— Premièrement, je n'ai pu établir aucun contact avec l'extérieur. Pourtant, j'ai essayé de nombreuses fois.

— Comment ça ?!

— Évidemment, là il faut que je vous explique. J'ai un appareil qui s'appelle le téléphone. C'est un téléphone satellitaire qui me permet de communiquer avec n'importe qui, n'importe où. On peut se parler comme on veut. Supposez, vous êtes à Londres, moi à Boston, et avec nos téléphones on se parle et on s'entend comme si on était dans des pièces voisines.

— Ah ! Mais c'est de la magie pure !

— Non ! C'est tout simplement électrique, électromagnétique, c'est satellitaire. Je vous expliquerai une autre fois.

— Vous avez ce... ce téléphone ici avec vous.

— Oui, dit Edith.

— Montrez le moi, s'il vous plaît !

— Très bien. Mais je crois que le poisson est déjà cuit.

Mangeons-le d'abord.

Aller dans la grotte, prendre le téléphone et le GPS, ce n'était pas une longue affaire. Au retour, dans le crépuscule du soir, la tâche lumineuse du feu éclairait bien les environs, et dans cette lumière elle pouvait voir Samuel. Pensif, il marchait lentement autour du feu.

— Ah, vous êtes là. Vous l'avez ?

— Le voici.

Il prit le téléphone entre ses mains, le tourna dans tous les sens, scrutant le moindre détail. Il appuya timidement sur un bouton, puis un autre, caressa l'écran en cristaux liquides, longuement, avec ses doigts.

— Comment fait-on pour écouter et pour parler ?

— C'est ici qu'on parle et c'est là qu'on écoute. Mais d'abord, il faut le mettre en marche.

Edith appuya le bouton *on*. Sans effet. Le téléphone restait sombre et muet.

— La batterie doit être maintenant complètement déchargée, dit-elle. Après tous ces essais, toutes ces tentatives pour le faire fonctionner, cela ne m'étonne pas.

— La batterie ?

— Oui, c'est une source d'énergie interne. Je vous expliquerai plus tard. Il n'y plus rien à espérer de ce téléphone. De toute façon, il n'a jamais voulu marcher depuis que je suis sur cette île. Même avec une batterie neuve.

— Pourquoi ?

— Et bien, c'est ça la question. Je pense que...

Elle s'arrêta de parler pour essayer encore une fois, mais le téléphone ne fonctionnait toujours pas. Elle remarqua la déception dans ses yeux.

— Commençons par le commencement. Vous voyez Samuel, pour qu'un téléphone satellitaire puisse fonctionner, il faut d'abord qu'il ait un satellite. Un satellite de télécommunication, pour transmettre le signal.

— Un satellite ?

— C'est ça. La lune est notre satellite naturel. Mais moi, je parle des satellites artificiels qui tournent autour de notre terre. Ils ont été construits par l'homme et envoyés dans l'espace, les premiers, au milieu du XX^e siècle. Récemment, il y en a eu déjà six mille, je crois. Mon téléphone peut communiquer avec 70 satellites qui sillonnent le ciel en permanence. Ils gravitent partout, à une distance moyenne d'environ 800 kilomètres. Ainsi, il y a toujours un satellite au-dessus de nos têtes qui permet de transmettre la voix. Comprenez-vous ?

Samuel ne répondit pas. Suspendu à ses lèvres, il écoutait

comme ensorcelé, sans prononcer un mot.

— Grâce à ces satellites on peut transmettre non seulement la voix, mais toute sorte de signaux. Regardez, j'ai apporté là un autre appareil qui communique avec les satellites. Ça s'appelle le GPS.

— Le GPS ?

— Oui. Le *Global Positioning System*. C'est un système de géolocalisation. Il vous indique votre longitude et latitude avec une très grande précision. J'ai essayé de le faire marcher – pour savoir où notre île se trouve exactement, vous comprenez – mais comme pour le téléphone, je n'ai rien obtenu. Aucun signal.

— Ces signaux qui traversent le ciel, c'est quoi au juste ?

— Ce sont des ondes électromagnétiques.

— Des ondes..? Quelles ondes ?

— Électromagnétiques. Je vous expliquerai, dit Edith.

— Ce GPS, comme ça serait bien d'en avoir un sur le bateau.

— Bien sûr. Tous les bateaux en ont un.

La nuit tombait vite. Samuel ajouta deux branches sèches et s'assit de nouveau.

— Dites-moi, Edith, et ces satellites, pour les envoyer dans le ciel, on tire du canon n'est-ce pas ? Si moi par exemple je tirais une balle vers le ciel ?

— Eh, non ! Un boulet ou une balle de fusil sont bien trop lents pour atteindre l'orbite. Essayez. Vous verrez, votre balle retombera sur terre.

— Bizarre, dit Samuel d'un ton pensif.

— Un jour, je vous expliquerai.

.....

.....

À chaque fois qu'Edith venait ici, elle prenait du plaisir à voir cette eau si claire, si vive, et qui brillait de mille lumières dans les rayons du soleil. De longues herbes et petites algues bougeaient doucement, de minuscules poissons se poursuivaient fébrilement, deux libellules tournaient obstinément. D'un seul coup elle se sentit mieux, son visage s'éclaira. Elle commença par remplir sa gourde et un seau en bois, que Samuel avait fabriqué récemment à partir d'un tronc d'arbre. Puis, elle prit le linge, un bout de savon, et se pencha au-dessus de l'eau.

Elle y vit un reflet d'homme, à deux pas derrière elle.

— C'est toi Samuel ? elle se retourna.

Devant elle se trouvaient deux inconnus, deux matelots du vaisseau Espagnol ! Ils la dévisageaient en silence.

— *Quien eres tú ?*¹ demanda l'un.

C'était le plus âgé des deux. Pantalon large et sale, chemise bouffante, il portait un long pistolet à sa ceinture. Il avait une grosse barbe grise, et devait approcher la cinquantaine. Saisie de frayeur, elle nota tout de même tous ces détails en l'espace d'une seconde.

— *Buenos días. Yo so Edith Jankovich.* Elle balbutia ces quelques mots à travers la gorge serrée.

— *Qué es, esta cosa curiosa ?!*² intervint l'autre.

C'était le plus jeune des deux. Il ne devait pas avoir plus de trente ans.

— Edith Janko...le plus âgé essayait de prononcer son

¹ Esp : Qui es-tu ?

² Esp : Que-ce que c'est, cette chose curieuse ?

nom, mais en vain.

— Jankovitch, précisa-elle.

— *Te presento señorita Jankovitch, una Inglés,*¹ dit le jeune. Il y avait de l'ironie dans sa voix.

— Señorita ? O señora ? je ne crois pas ! le barbu s'opposa vivement.

Ils éclatèrent de rire. Le jeune tourna haut la main et souleva la jambe, comme s'il voulait accomplir une figure de flamenco, le plus âgé tapa bruyamment ses cuisses et son ventre. Edith ne savait pas quoi faire.

— Señorita, O señora : et si l'on vérifiait ? proposa le barbu.

— Bonne idée. Le plus jeune acquiesça d'un signe de la tête.

Edith glacée de terreur, n'arrivait pas à faire le moindre mouvement. Désespérée, elle regarda autour d'elle. Les deux hommes s'approchèrent.

— Non ! Non ! Au secours...! cria-elle, mais sa voix faible ne portait pas.

Le jeune se précipita. Il la serra contre lui avec une main, l'autre lui collant sur la bouche. Edith ressentit une forte odeur de tabac. Elle se débattait, essayant de se dégager. Mais en vain.

— Au secou..., elle n'arrivait plus à lancer son cri dérisoire.

Le barbu apporta son aide précieux : il l'empoigna par les cheveux, croisa ses mains derrière son dos et les ligota avec un lierre. Il sortit de sa poche un bout d'étoffe et la mit dans sa bouche. Edith agitait les jambes, se débattait mollement, mais cela ne servait à rien. Le barbu posa ses mains sur sa poitrine.

— *Un milagro ! Es realmente una señorita.*²

¹ Esp : Je te présente mademoiselle Jankovitch, une anglaise

² Esp : Un miracle ! C'est vraiment une demoiselle

Ils éclatèrent de nouveau de rire. Le jeune essaya à son tour et confirma les dires de son compagnon. Puis ils lui soulevèrent le tee-shirt jusqu'au cou. Le barbu lui arracha brutalement son soutien-gorge. Maintenant, ils touchaient ses seins, mollement d'abord, mais ces mouvements devenaient vite plus pressants, de plus en plus hardis, violents même.

— Alors, on y va ! dit le jeune.

Il essaya de renverser Edith, qui s'opposait dans un ultime effort.

Non ! Non ! Pas ici ! Plus tard ! dit le barbu.

Il regarda autour de lui, puis baissa la voix :

— Écoute. Il peut y avoir quelqu'un avec elle. Allons-nous-en, tout de suite !

— Tu veux l'emmener au camp ? demanda le jeune. Mais alors...

— Oui, on l'emmène au camp, répondit le vieux. Mais ne t'en fait pas. On s'arrêtera quelque part. On prendra tout notre temps.

On lui remit le tee-shirt, on jeta le seau et le linge sale dans les broussailles. Ils partirent. Bousculée, poussée dans le dos et les épaules, elle marchait docilement entre eux, sur un sentier étroit qui montait en s'enfonçant dans la forêt. Puis, le sentier tourna. Ils traversèrent un terrain plat, partiellement boisé et couvert d'arbustes touffus, puis reprirent la piste forestière. Edith ne connaissait pas ces endroits, elle n'avait jamais pris ce chemin-là pour aller de l'autre côté du rivage. Il lui sembla plus long que celui qu'elle avait pris avec Samuel quelques jours auparavant.

Samuel ! Où était-il maintenant ? Comme elle s'en voulait pour cette querelle idiote, comme elle aurait voulu le revoir pour lui dire des mots d'apaisement, des mots chaleureux ! Oh ! Samuel ! Auras-tu le temps pour venir à mon secours ? Quelques instants plus tard, ne pouvant plus marcher, elle

s'arrêta. Elle étouffait, avec ce torchon dans la bouche.

— Qu'y a-t-il ? le barbu s'arrêta.

Elle tourna la tête dans tous les sens, puis gémit, en essayant de se faire comprendre.

— D'accord, dit le vieux. Mais, pas un mot ! Sinon, rebelote. Et la punition sera très sévère !

Il lui enleva l'étoffe de sa bouche et Edith respira profondément. Ils continuaient sur la piste à travers la forêt. Devant elle, le jeune matelot se balançait sur ses courtes jambes, ses bras massifs se tortillaient au rythme de la marche. On aurait dit un gorille puissant et conscient de sa force. Le barbu marchait un pas derrière elle, respirant péniblement : son souffle, court et saccadé, lui effleurait le dos.

— On s'arrête ici pour cinq minutes, ordonna le vieux.

— Mieux vaut continuer, remarqua son compagnon.

— Je dis, on s'arrête ! On reste un moment et on repart ! Il appuya le dos contre un arbre.

Edith essayait d'évaluer le trajet parcouru et localiser l'endroit. Se trouvaient-ils loin du campement des Espagnols ? Elle ne le savait pas. Cette partie de l'île lui était inconnue, et on ne pouvait rien voir d'ici. Le vieux s'approcha et lui délia les mains.

— Y-a-t-il quelqu'un avec toi sur cette île ? demanda-t-il.

— Non. Je suis seule.

— Hé ! hé ! maintenant tu as NOUS. Le jeune matelot s'approcha d'un pas.

Elle le regarda pétrifiée, puis baissa les yeux.

— Mais comment se fait-il que tu sois seule ici ? interrogea le barbu.

— Le bateau où j'étais, a fait naufrage. Tout le monde s'est noyé sauf moi. Je me suis accrochée à un morceau de bois et me voilà ici. J'ai eu de la chance.

— C'est ça, la chance... Et nous donc ! dit le jeune matelot,

avec un large sourire.

Ils repartirent. Le sentier se rétrécit encore, au point qu'il devint nécessaire de défricher le passage. La machette du jeune gorille faisait ici des merveilles, on aurait dit une lame volante au service d'un esprit maléfique de ces contrées sauvages. Assez vite, ils arrivèrent au croisement avec un chemin plus large qu'Edith reconnut tout de suite. C'était celui qu'elle avait suivi l'autre jour avec Samuel, pour approcher les Espagnols. Le camp était assez près désormais, à une demi-heure à peine. Curieusement pour Edith, les deux matelots laissèrent de côté le chemin et reprirent la piste comme si de rien n'était. Soudain, une minuscule clairière s'ouvrit devant eux.

— Stop ! dit le barbu.

Les deux matelots échangèrent un long regard. Épouvantée, elle fit un pas en arrière comme si elle voulait fuir, mais ses jambes ne la portaient pas.

— Non, non ! N'essaie pas ! Le barbu fit un geste décourageant de la main. Ça n'aurait servi à rien. Sois sage et on sera bon avec toi.

— Moi, j'aime bien quand elles résistent, dit le jeune. Ça m'excite, et je ne demande que ça.

D'un seul bond, il se jeta sur elle. Il la saisit par la taille et par la gorge, essayant de la coucher par terre.

— Non ! Non ! Samuel, au secours !

Le jeune matelot desserra un peu son étreinte, et elle tenta d'en profiter pour se dégager complètement. Mais elle n'y arrivait pas. Elle bougeait à peine, prise comme dans un étau de fer.

.....

.....

— Je suis le lieutenant Samuel Vanbrugh, de la frégate *Good Fortune*, dit Samuel fièrement. J'ai pris cette île en ma possession au nom de sa Majesté George III, roi du Royaume-Uni de Grande Bretagne et d'Irlande. Vous êtes donc sur une terre anglaise Monsieur.

— Ah ! dit l'étranger. Mais vous êtes seulement deux, à ce que je sache. Nous sommes plus nombreux que vous.

— Pour l'instant tout au moins, Edith s'introduisait dans la conversation.

Le ton de son propos était sarcastique, mais le gentilhomme espagnol semblait n'y porter aucune attention. Il regarda Samuel froidement dans les yeux.

— Je me présente à mon tour, dit-il. Je suis Don Carlos Esteban Ribas de Navarro, officier en second sur l'*Espagnola*.

— Ah oui, parlons-en. Parlons de votre navire Monsieur, dit Samuel. Il n'est plus là, et vous le savez. Vous êtes seul ici !

— Il reviendra, dit calmement le prisonnier. Une grimace de douleur parcourut son visage. Vous permettez que je m'assoie sur cette pierre ?

— Êtes-vous vraiment seul ici, ou bien il y a encore quelqu'un d'autre ? Samuel insistait.

— Je ne vous le dirais pas !

— Combien êtes-vous ? Je sais que vous n'êtes pas nombreux. Et les Noirs ? Où les avez-vous cachés ?

— Je ne vous dirais rien ! L'Espagnol haussa le ton. Essayer de le découvrir par vous-même.

Soudain un coup de feu retentit, puis un autre. Le bruit fit sursauter le prisonnier qui s'assit aussitôt à sa place sans rien dire. Ses yeux tournaient, et il leur jetait des regards inquiets.

— Ça vient du camp ! Edith attrapa les jumelles et se posta sur la berge.

Ils entendirent des cris. Des cris effrénés, mais qui ne durèrent pas. Un gémissement lui succéda, une plainte atroce d'un supplicié qui se prolongeait à ne pas en finir. Mais finalement le silence revint, plus profond que jamais. Edith, stupéfaite, mit du temps à se remettre de l'émotion qu'elle éprouva. Elle écarta les jumelles d'un mouvement vif.

— Samuel ! Qu'est-ce que c'était ? Dis-moi !

— Je ne sais pas ! Quelque chose de louche.

— Les Espagnols ? Encore eux ? s'étonna-t-elle. Et alors, qui conduit le bateau ?

— Oui, c'est étrange, dit Samuel.

Il s'adressa au prisonnier qui, assis sur son caillou, n'arrivait pas à dissimuler son trouble.

— C'était quoi, à votre avis ?

L'Espagnol ne répondit pas. Regard figé, il se tenait droit, dos appuyé contre une roche. La tache de sang sur sa chemise grandissait, et Edith se dit qu'il faudra qu'elle intervienne sous peu. Mais pour l'instant, elle écarta de son esprit cette pensée gênante pour retourner aux événements. Elle observa le campement mais ne vit rien d'intéressant.

— Regarde Edith ! Le cabanon du fond ! Samuel lui passa les jumelles.

Un homme se trouvait debout devant la cabane, un Noir. Il restait comme collé au sol et lançait des coups d'œil rapides dans toutes les directions. Un autre Noir sortit et ils parlèrent. Puis, l'homme retourna dans la maisonnette.

— Ah ! Edith, regarde ! Les Nègres... ils sortent !

— On les a gardés dans cette cabane et ils la quittent maintenant, dit-elle.

En effet, ils sortaient, l'un après l'autre, et avançaient en file indienne sans se presser mais sans trainer non plus.

— Ils sont sept ! dit Samuel.

— C'est exact. Et remarque, aucun Blanc ne les accompagne !

— Ils sont sept, mais comment ça se fait ? Ils étaient huit dans la chaloupe.

— Je ne sais pas. Edith haussa les épaules.

Elle regarda encore par les jumelles.

— Tiens ! Il y en a un parmi eux qui agite un long couteau. Un deuxième tient une hache. Et attends, il y a un autre encore...

— Un autre ? demanda Samuel.

— Un Noir avec une épée ! Il porte l'épée à sa ceinture.

— Tu penses ce que je pense ? demanda-t-il.

— Oui ! Je suppose que le terrible cri qu'on vient d'entendre, c'était celui de leur gardien. Ils ont dû le massacrer !

— Allons interroger Don Ribas de Navarro, proposa-t-il. Il nous l'expliquera, lui.

Les Noirs marchaient dans la direction opposée à la leur, il n'y avait donc rien à craindre dans l'immédiat. Encore un instant et ils disparurent derrière les arbres.

— Il est temps que je m'occupe de cette blessure, dit Edith.

— Commençons par l'interroger.

— Non ! Non ! Le pansement d'abord. Comme ça, on le mettra plus en confiance.

Samuel regarda sa compagne avec un brin d'étonnement, mais son calme et sa détermination le rassura. Les compétences d'Edith en tant que médecin du futur, et son dévouement à la cause des souffrants quels qu'ils soient, le remplissaient d'admiration.

Elle sortit sa trousse médicale et s'approcha du prisonnier.

— Je viens pour vous soigner señor, dit-elle.

— Comment ça ?!

— Je suis médecin. Je vais m'occuper de votre plaie.

— Médecin ?!

— Oui, médecin ! Je ne suis pas une femme ordinaire, voyez-vous. Une femme comme tant d'autres. Vous avez vu mon pistolet, n'est-ce pas ?

— Le pistolet ? Ah, oui ! Et je voudrais que vous m'expliquiez.

— Pas le temps ! Une autre fois.

.....

Chapitre 8 : « Bonsoir, señorita » Page 287

.....

Le moment est venu pour se détendre. Elle prit la couverture de lit et s'assit sous le palmier, à la sortie du camp. Dos appuyé contre le tronc du grand arbre, elle pouvait bien voir la mer qui était calme et déserte. Une mer abandonnée des hommes... Avec nostalgie, elle songea à sa vie d'autrefois, disparue à jamais. Elle revit sa ville agitée et bruyante, ses levées précipitées du matin et son hôpital où elle passait ses jours. Vaguement elle pensa à sa famille, à son père et sa sœur, qui n'existaient plus pour elle. En fait, ils n'existaient pas du tout. Pas encore. Son père naîtra un jour, puis sa sœur et enfin elle. Elle aura de nouveau une famille, mais pas maintenant. Dans une autre vie.

Cette pensée extravagante l'amusa. Elle se leva pour se dégourdir les jambes, puis s'assit de nouveau. Sa vie à elle, toute sa vie, c'était cette île maudite : un piège qui s'est refermé sur elle. Dans une nature inextricable, emmêlant des racines et des lianes fortement ficelées, remplie de buissons touffus et épineux, elle n'était pas à sa place. Certes, il y avait

cette plage, les vagues et les crustacés...

« Un décor de vacances, pensa-t-elle. Quel ennui ! des vacances de rêve, et en plus interminables. Un Club Med en quelque sorte, avec deux beaux mecs en prime... Mais heureusement que je les ai avec moi. J'aime la solitude mais sans excès, il ne faut pas qu'elle dure trop longtemps. Et avec eux, elle ne dure jamais. Ils partent et ils reviennent, ils me dorlotent. Le plus important est qu'ils soient si différents. J'aime ça ! »

Une pensée ironique mais fondée certainement. C'était bien de les avoir près d'elle, Samuel, le jeune homme passionné, et don Carlos, l'homme mûr mais chatoyant, élégant et courtois, et qui n'arrêtait pas de rôder autour d'elle.

Et puis, il y avait ces Noirs, pauvres bougres asservis et sans défense. Ils l'attendrissaient. Se faire dominer comme ça, par ces deux brutes coloniales... Quelle honte ! Elle n'arrivait pas à s'y opposer avec force. Pourtant, si elle avait seulement voulu, elle aurait pu enrouler chacun de ces deux-là autour de son petit doigt. Si elle avait vraiment voulu, elle aurait pu les entraîner n'importe où derrière elle. Avec Samuel au moins ça serait simple, quant à don Carlos... Là-dessus, sa pensée s'embrouilla. Elle s'allongea sur la couverture et fit un petit somme.

Comme de loin, elle entendit un bruit. Étaient-ce des pas sur le sable ? des bribes de phrases jetées en l'air ?

De retour, la petite équipe avançait lentement le long du rivage, les Noirs en tête. Edith se leva et les regarda. Les trois esclaves tenaient à peine debout. Ils chancelaient, comme ivres à rouler par terre. Mais ils n'étaient pas ivres et ils ne tombaient pas. Edith s'approcha.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? Qu'est-ce qu'il leur arrive ?

— Oh ! Ce n'est rien, dit don Carlos. Ils sont un peu fatigués, voilà tout. Ils vont bien dormir cette nuit.

— C'est ça, ajouta Samuel. Et demain, ils seront de nouveau d'attaque. Comme neufs.

« Ils sont devenus vraiment complices, pensa-t-elle. Quelle solidarité implacable ! La solidarité de race, et d'intérêts surtout. Il n'y a rien à dire. »

— Je souhaite les examiner, tous les trois. Le ton était sec. Pas la peine de m'accompagner, Samuel. Je me débrouillerai toute seule.

— Mais ma mie... Pourquoi ?

— Je me débrouillerai, te dis-je ! Je suis médecin et je sais ce que je dis.

Samuel enfonça la tête dans ses épaules, détourna le regard. Jusqu'au campement, personne ne prononça un seul mot.

Edith alla chercher sa trousse médicale, puis s'approcha de la cabane des Noirs, suivit de près par les deux marins, embarrassés et soucieux.

— Nous allons vous attendre ici, dit don Carlos.

— C'est comme vous voulez, répondit-elle.

Edith entra. La pénombre régnait dans la cabane, et elle mit un peu de temps à apercevoir Jacob, Jesús et Jonás qui étaient allongés par terre. Ils ne portaient pas de chaînes, pour une fois. À sa vue ils ne bougèrent pas. Sans lui manifester un vif intérêt, comme l'autre fois, ils la suivaient néanmoins du regard, épiant chacun de ses mouvements. Elle s'orienta vers Jesús et se plaça face à lui.

— Asseyez-vous, Jesús. Je voudrais vous examiner, dit-elle avec douceur.

Il se releva difficilement, s'appuyant sur le bras. Les traits de son visage étaient crispés, ses yeux grands-ouverts, rougis, les blancs s'agitant d'un mouvement rapide. Il avait un souffle lourd, irrégulier, le rythme saccadé de son cœur l'inquiéta. Elle lui mesura la tension qui était très basse, demanda d'ouvrir la bouche.

— Mettez-vous sur le dos, ordonna-t-elle.

Il obéit. Edith palpa son ventre, longuement, avec soin. Les yeux de Jesús étaient fermés maintenant et il respirait profondément.

— Merci. Vous pouvez vous coucher comme avant. Jacob va prendre votre place.

Visage sombre, Jacob se présenta à son tour. Elle vécut un moment de peur à la vue de sa poitrine massive, dénudée, et de ses bras musclés, mais cette peur passa vite. Elle refit le même examen et constata que le frère de Jesús se trouvait, lui aussi, dans un état d'épuisement extrême. En se retirant, pratiquement à quatre pattes, le grand ours noir murmura quelques mots, qu'Edith ne comprit pas. Elle les prit pour un remerciement maladroit.

Jonás devait venir à son tour. D'habitude aimant tant se faire " soigner " par la *Daktari-Seyyida*, cette fois-ci le jeune garçon n'arrivait pas à se lever et ce fut Edith qui l'approcha. Elle s'agenouilla devant lui et posa sa main sur ses cheveux. Jonás, qui se trouvait allongé sur le côté, se tourna vers elle. Des larmes coulaient sur son visage et il commençait à sangloter.

— Du calme mon petit, dit-elle toute émue. Je suis là pour t'aider.

Le jeune Noir prit les mains d'Edith et les posa sur son visage, les glissa sur son front, ses paupières, ses joues et ses lèvres. Il les embrassa doucement, puis encore et encore, il voulut continuer mais Edith s'y opposa avec délicatesse et l'aida à s'asseoir. Elle passa le stéthoscope sur sa poitrine – son cœur battait fort – ausculta ses poumons, puis elle lui prit le pouls. En plus d'un grand épuisement, il y avait chez Jonás une tension nerveuse forte qu'il n'arrivait pas à maîtriser. Au moment où elle voulut se lever, il l'attrapa des deux mains, avec crispation, essayant de la retenir. Elle se dégagea

progressivement et s'orienta vers la porte.

— Je reviendrai, dit-elle. Attendez-moi.

Dehors, devant la cabane, don Carlos et Samuel se trouvaient en pleine conversation qui avait l'air boiteuse. Elle était soutenue par une multitude de gestes de part et d'autre, ainsi que par une aide linguistique de l'Espagnol, corrigeant la prononciation bancale de l'Anglais. La conversation s'arrêta au moment où Edith franchit la porte. Son visage ombrageux n'annonçait rien de bon.

— Nous sommes soulagés de vous voir parmi nous, señorita. Toujours en bonne santé, je veux dire. Don Carlos se frotta les mains.

— Je ne vous comprends pas.

— Mais voyons, vous sortez de la cage aux fauves !

— Vous vous trompez, monsieur. Complètement ! Ce sont des êtres humains, comme vous et moi.

— Des êtres humains ?? Vous plaisantez ! Vous semblez oublier que ces êtres humains ont sauvagement assassiné mes deux compatriotes...

— Ils se défendent comme ils peuvent, dit-elle sèchement. Et justement, señor. J'ai à vous parler. Ça vous concerne tous les deux, d'ailleurs.

Elle regarda Samuel d'un œil détaché et froid au point que le pauvre garçon se courba. Il donnait l'impression de vouloir s'enfoncer sous terre.

— De quoi s'agit-il, señorita. ?

Don Carlos s'inclina légèrement. Un aimable sourire collait à ses lèvres.

— De quoi s'agit-il ?! Mais vous le savez très bien. Qu'est-ce que vous leur avez fait ?! C'est odieux..! Le ton montait.

— Vous faites allusion à notre travail de chercheurs des perles, à ce que j'entends. Don Carlos gardait son calme. Ça doit les fatiguer un peu ces Noirs, je l'admets. Mais ils sont

costaux, vous savez, de vrais gaillards ! Dans deux jours, ils seront comme neufs.

— C'est ce-que je te disais. La voix timide de Samuel se mêla à ses paroles. N'aie aucune crainte, ma mie.

— Non ! Non ! Ils sont complètement extenués, totalement épuisés ! cria Edith. Elle ne se retenait plus. Ce n'est plus possible ! Vous êtes des tortionnaires !

.....